

**RECHERCHES SUR L'IMAGE DES OCCIDENTAUX
DANS L'HISTORIOGRAPHIE
BYZANTINE DU XII^e SIÈCLE**

PAR

BERNARD GAUTHIER

INTRODUCTION

La fin du XI^e et le XII^e siècle furent un moment de rencontres et de contacts intenses entre le monde latin et le monde byzantin, dont on a trop voulu ne considérer que les aspects conflictuels.

PREMIÈRE PARTIE

LES RELATIONS ENTRE LE MONDE LATIN ET BYZANCE
AU XII^e SIÈCLE

CHAPITRE PREMIER

PROBLÈMES ET MÉTHODE D'APPROCHE

Après une longue période caractérisée par le fractionnement de l'espace méditerranéen, conséquence des successives vagues d'invasions qui se déroulèrent jusqu'au X^e siècle, on assiste à partir de la fin du XI^e à un renouveau des relations entre l'Occident et l'Orient ; les croisades et la fondation des États latins de Palestine et de Syrie, l'expansion économique des villes italiennes en constituent bien sûr les aspects les plus spectaculaires. D'autres éléments doivent également être pris en compte. En premier lieu, d'un point de vue politique, l'époque que nous étudions voit l'intégration de l'Empire romain d'Orient dans un réseau d'États européens : une telle constation permet de mieux comprendre les orientations de la politique byzantine sous les Comnènes, notamment sous Manuel I^{er} (1143-80). Elle aide aussi à cerner avec plus de précision la personnalité de ce dernier souverain et, en replaçant ses actes dans un contexte qui englobe l'histoire contemporaine du monde latin, notamment celle de la *renovatio imperii* de Frédéric Barberousse, elle conduit à définir plus clairement les objectifs d'un « impérialisme pragmatique », déterminé dans une large mesure par les relations avec l'Occident. D'autre part, la présence latine à Constantinople et dans l'Empire prit une forme plus générale et plus diffuse qu'on ne l'imagine d'ordinaire ; les colonies marchandes italiennes, qui ont focalisé l'attention des historiens, n'en sont qu'un élément parmi d'autres. On peut ainsi mentionner l'afflux des pèlerins, souvent en route vers Jérusalem ; on peut aussi rappeler l'importance des Latins dans l'armée byzantine et dans l'entourage impérial dès le règne d'Alexis Comnène, et dans l'administration d'une manière plus générale à l'époque de Manuel Comnène et au-delà. La latinophilie de ce dernier, dont on ne peut nier l'existence (avant son accession au pouvoir il avait commandé les auxiliaires latins au service de l'Empire) constitue non une exception étrange, mais un symptôme de l'influence ou, si l'on préfère, de la présence occidentale dans la société byzantine contemporaine, dont on trouve bien d'autres témoignages. Les usages et les institutions « féodales » sont bien connues des dirigeants byzantins et utilisées systématiquement pour organiser les rapports politiques avec les seigneurs occidentaux et les États latins d'Orient. Enfin, outre la passionnante question du rayonnement de l'art byzantin jusqu'en Occident, et point seulement en Italie, que l'on ne peut qu'évoquer pour en rappeler la portée, demeure aussi le domaine des contacts et influences intellectuelles qui sera effleuré ci-dessous.

Ces quelques exemples montrent la fausseté des thèses qui imputent à l'époque considérée un éloignement définitif entre Byzance et l'Occident. Il convient de surcroît de lever l'hypothèque que constitue la date fatidique de 1054, et d'affirmer

avec vigueur qu'elle ne correspond en rien à une rupture définitive et officielle entre les Églises grecque et latine. Le phénomène de séparation entre les Églises est au XII^e siècle un processus en cours. Le pseudo-schisme de 1054 n'est qu'une construction historiographique postérieure, dont les origines doivent être recherchées dans les doctrines élaborées au XIII^e siècle ; les événements de 1054 représentent assurément une étape du progressif éloignement religieux entre chrétiens des deux rites ; il n'en reste pas moins qu'on a depuis longtemps démontré leur absence de retentissement sur le moment. L'historiographie la plus récente réduit la portée de ce qui fut un acte banal, l'excommunication mutuelle de deux évêques — qui manifesta cependant un fossé de nature ecclésiologique —, insistant sur l'éloignement progressif amorcé depuis le VIII^e siècle entre chrétiens grecque et latine, et sur la quatrième croisade qui consomme la rupture définitive. De nombreux aspects des relations entre Orient et Occident à la fin du XI^e siècle et au XII^e siècle mettent en évidence l'absence de schisme ecclésiastique entre les Églises, ainsi la politique d'Urbain II à l'égard de la chrétienté orientale, et l'histoire même de la première croisade ; on peut aussi faire référence aux rapports entre la hiérarchie latine et le clergé « orthodoxe » dans les États latins d'Orient, voire à la politique des Normands d'Italie vis-à-vis du christianisme grec.

Une des conséquences du renouveau des contacts entre Byzance et l'Occident à l'époque étudiée est la place que prennent alors les Latins dans l'historiographie byzantine, sans commune mesure avec celle qu'ils y occupaient à l'époque antérieure. Des quelques lignes que consacre Théophane au couronnement de Charlemagne au récit développé d'Anne Comnène décrivant la première croisade (soixante-deux pages dans l'édition de l'*Alexiade* par B. Leib), l'évolution est pour le moins notable. Il faut certes se garder de sous-estimer l'importance des relations entre les mondes latin et byzantin au haut Moyen Âge, et le rôle joué par la zone intermédiaire que fut la péninsule italienne ; il reste cependant que les Latins sont peu présents dans les œuvres historiographiques byzantines jusqu'au milieu du XI^e siècle, et qu'une image complexe et élaborée des Occidentaux s'y développe seulement au XII^e siècle.

Le thème de la représentation des Latins dans les textes byzantins pose des problèmes de nature assez variée, comme plus généralement l'étude de l'image de l'étranger dans telle ou telle civilisation. De fait, la question de l'image de l'homme occidental à Byzance s'intègre dans le domaine plus vaste de la perception byzantine de l'étranger, qui dépend elle-même de la conscience qu'eurent de leur identité et de leur histoire ceux qui ne cessèrent de se donner le nom de Romains, tout en affirmant peu à peu leur supériorité culturelle d'Hellènes ; elle renvoie aux fondements politiques, culturels et religieux d'un Empire et d'une civilisation — les deux ne se confondent pas — qui ont suscité des interprétations et des jugements divers. Il est par conséquent utile de consacrer une brève partie à l'étude de l'Occidental en tant qu'étranger ou, pour reprendre le terme byzantin, en tant que « barbare ». La recherche touche ici à des problèmes idéologiques et littéraires ; en ce qui concerne ce point, il convient d'évoquer le manque d'études consacrées à la littérature byzantine. Le fait est d'autant plus étonnant que notre connaissance de la société byzantine repose largement sur des textes historiographiques dont il importe d'analyser les structures et les présupposés. De surcroît, la frontière entre le thème de l'image des Occidentaux à Byzance et celui, plus vaste, des relations entre mondes latin et byzantin est délicate à tracer et ne saurait prendre un caractère rigide ; l'un ne peut s'expliquer sans l'autre.

CHAPITRE II

LES SOURCES

La définition des sources qu'implique notre intitulé correspond pour l'essentiel à celles qui ont été effectivement analysées ; cependant il a fallu consulter les sources antérieures au XII^e siècle, beaucoup moins riches, comme il a déjà été dit, apportant néanmoins des éléments qu'on ne pouvait laisser de côté. En outre, l'étude de l'historiographie a été complétée par un recours à d'autres sources littéraires (lettres, discours, poésies) et même, pour ce qui est des problèmes religieux, à certains documents issus de la « polémique » avec l'Église latine.

En ce qui concerne les textes proprement historiographiques, leur apport est très inégal. Quatre œuvres comptent surtout, qui constituent les témoignages fondamentaux sur l'histoire de Byzance et ses relations avec les Occidentaux au XII^e siècle, formant par conséquent la base essentielle de notre étude ; il convient de les présenter succinctement.

La première de ces œuvres, l'*Alexiade*, est l'un des textes les plus originaux de la littérature byzantine, et sans doute le plus connu. Il fut rédigé au milieu du XII^e siècle par Anne Comnène, fille de l'empereur Alexis I^{er}, et a pour objet de raconter les événements advenus entre 1081 et 1118. L'auteur, née en 1083 dans la chambre de porphyre, reçut une éducation particulièrement soignée. Elle fut fiancée à Constantin Doukas, puis après la mort de ce dernier épousa Nicéphore Bryenne ; elle conserva jusqu'en 1118 l'espoir d'accéder au trône impérial, mais fut écartée à l'avènement de son frère Jean et dut se retirer dans un monastère après une tentative malheureuse pour le renverser. Elle s'y entoura d'un cercle lettré et, après la mort de son époux en 1136/37, elle se consacra à son œuvre ; elle mourut sous le règne de son neveu Manuel, vers 1154. Les quinze livres de l'*Alexiade* qui nous sont parvenus se présentent sous la forme d'un récit historique très détaillé, mais qui comporte aussi des aspects épiques et des réminiscences homériques, dont le meilleur exemple est le titre même de l'œuvre. Celle-ci vise à l'exaltation d'Alexis, à la fois héros et restaurateur de l'Empire. Les Occidentaux jouent un rôle considérable dans un texte qui contient une narration détaillée des campagnes de Robert Guiscard et de Bohémond en Épire, ou de la première croisade. L'*Alexiade* comprend par exemple une description très précise de l'armement et des techniques militaires occidentales, mais ce n'est là qu'un élément parmi d'autres d'une œuvre qui témoigne de la rencontre entre les mondes latin et byzantin.

Quelques décennies plus tard, entre 1180 et 1182, le secrétaire impérial Jean Kinnamos entreprit de raconter les règnes de Jean II Comnène (1118-1143) et Manuel I^{er} Comnène (1143-1180). L'auteur, né peu après 1143, fut sans doute l'élève du rhéteur Nicéphore Basilakès, puis devint secrétaire de Manuel I^{er} après 1160, et participa aux campagnes militaires de ce dernier. Il meurt vers 1185, laissant inachevé un récit historique qui couvre la période 1118-1176, mais détaille surtout le règne de Manuel. Si son œuvre est moins élaborée d'un point de vue littéraire que celle d'Anne Comnène, elle intègre également des éléments épiques. La précision, le souci d'exactitude la caractérisent par ailleurs, ainsi qu'un intérêt évident pour les questions militaires. Le texte de Jean Kinnamos apporte de nombreux renseignements sur les rapports entre Byzance et les Occidentaux à l'époque du « latinophile » Manuel Comnène ; il est fondamental en ce qui concerne

la politique italienne de cet empereur et ses rapports avec la papauté, ainsi que, plus largement, la doctrine byzantine vis-à-vis des pouvoirs occidentaux.

D'une autre envergure intellectuelle apparaît le troisième auteur, Eustathe de Thessalonique. Né et élevé à Constantinople au début du XII^e siècle, il devint diacre de la Grande Église et maître des rhéteurs à l'école du patriarcat, enseignant la grammaire, la rhétorique et la philosophie. Accédant tardivement à l'épiscopat, il se vit confier le siège de Thessalonique ; il s'y distingua par ses talents d'administrateur. Il fut témoin de la prise de la ville par les troupes de Guillaume de Sicile en août 1185, et mourut dans cette même cité entre 1195 et 1198 ; il est considéré comme un saint par l'Église orthodoxe. Son œuvre considérable comprend en particulier les plus importants commentaires médiévaux de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Peu après la libération de Thessalonique par les troupes d'Isaac II (1185-1195), il rédigea une relation oculaire de la prise de la ville par les Siciliens, qui est en même temps un sermon et un récit historique depuis la mort de Manuel I^{er}. Ce texte saisissant insiste sur le caractère tragique des événements intervenus à l'occasion de la chute de Thessalonique et sur l'antagonisme séparant les Byzantins et les Latins qui prirent la cité ; mais ses jugements prennent une forme concrète et nuancée.

Le dernier en date des quatre principaux historiographes byzantins du XII^e siècle est Nicétas Choniates. Né vers 1155 à Chonai, frère du futur métropolite d'Athènes Michel Choniates, Nicétas fut d'abord employé à la perception des impôts en Paphlagonie ; devenu secrétaire impérial sous Alexis II (1180-1183), il participa ensuite aux campagnes militaires d'Isaac II et accéda aux plus hauts postes de l'administration byzantine. Témoin de la prise de Constantinople par les croisés en 1204, il se réfugia à Nicée et mourut vers 1215. Sa chronique couvre l'histoire de l'Empire de 1118 à 1206, mais est surtout détaillée pour la période postérieure à 1160. Nicétas entreprit son travail historique en 1185 ; la plus grande partie de l'œuvre est rédigée à partir de 1195 et au-delà de 1204 ; elle connaît des remaniements importants après la quatrième croisade. Nicétas cherche avant tout à expliquer les origines de l'effondrement de l'Empire et dresse l'inventaire des défaillances et des fautes. L'image des Occidentaux qu'il construit est placée sous le signe de l'ambiguïté, voire d'une apparente contradiction : celui qui place entre Latins et Byzantins le plus grand des gouffres est le même qui exalte le combat pour le Christ de Conrad III et de Frédéric Barberousse.

DEUXIÈME PARTIE

LA FORMATION DE L'IMAGE BYZANTINE DU LATIN

Une approche thématique permet de discerner les différents facteurs qui interviennent dans la formation de l'image byzantine du Latin.

CHAPITRE PREMIER

LA TERMINOLOGIE ETHNIQUE ET GÉOGRAPHIQUE

L'étude des termes utilisés par les écrivains byzantins lorsqu'ils font référence à l'Occident et aux Occidentaux apparaît comme un préalable nécessaire, justifiant de surcroît des résultats qui nuancent les conceptions traditionnelles relatives aux imprécisions et ignorances géographiques des Byzantins. Les principaux aspects de la géographie byzantine et sa dépendance à l'égard de sources antiques, Strabon notamment, demandent à être passés en revue, avant d'analyser la terminologie employée dans le cas des Latins par Anne Comnène, Jean Kinnamos, Eustathe de Thessalonique et Nicétas Choniates enfin, et de la confronter aux apports des sources littéraires contemporaines et de quelques sources documentaires. On ne peut prétendre que les Byzantins avaient de l'Occident et de sa géographie une connaissance très détaillée ; mais on parvient à mettre en valeur des régularités d'usages, souvent appuyées sur les auteurs antiques, et qui excluent un arbitraire excessif. Bien des difficultés peuvent être résolues par un recours aux textes des géographes antiques. Pour prendre un exemple qui est une forme de bilan, on relève chez Nicétas vingt-trois dénominations différenciées, dont dix-huit ne posent aucun problème d'interprétation. Ensemble relativement modeste, mais qu'il faut corriger en insistant sur le caractère lacunaire de nos sources. On peut aussi remarquer la stabilité onomastique de termes pourtant aux occurrences rares dans les textes qui nous sont parvenus, ce qui atteste que ces dénominations étaient bien maîtrisées. Dans ce domaine comme dans d'autres, Manuel Comnène connaissait mieux les Occidentaux que Constantin Porphyrogénète.

CHAPITRE II

LE BARBARE ET LE LATIN

L'étude de l'image des Latins à Byzance exige au préalable une analyse de son appartenance au groupe plus général des Barbares, et des conséquences qui en découlent ; dans la pensée politique byzantine, demeurée fidèle à l'universalisme romano-chrétien défini notamment par Eusèbe de Césarée, le Latin se situe, au moins théoriquement, sur le même plan qu'un nomade couman ou qu'un « satrape » turc, et la seule distinction qui compte, dans le plan providentiel de l'histoire, est

celle qui sépare le Romain du Barbare. Or l'image du Barbare à Byzance demeure dépendante d'un discours élaboré dans l'Antiquité, qui établissait une dichotomie de nature politique, mais aussi culturelle et religieuse ; les Barbares apparaissent comme la négation de l'ordre et de la civilisation qu'incarne l'Empire, l'œcumène, et leur « nature » se définit par un ensemble de traits négatifs qui semblent invariants, et qu'on peut regrouper au sein d'une catégorie que nous avons définie comme un topique du Barbare. Cet topique est très présent dans les textes byzantins, mais d'une manière fort inégale. En ce qui concerne les Latins, il semble que beaucoup des jugements négatifs portés à leur rencontre dans l'*Alexiade* en dérivent directement. Par contre les textes de la fin du XII^e siècle l'utilisent peu, et les caractérisations des Occidentaux ont le plus souvent un caractère concret et différencié.

Le topique du Barbare pose des problèmes d'interprétation, dans la mesure en particulier où l'œcumène politique ne se confondant pas avec l'œcumène religieux, il peut se juxtaposer avec le thème de la communauté de religion ; la figure du barbare chrétien conjugue alors altérité et proximité. De plus, l'importance des éléments étrangers qui s'intègrent dans la société byzantine amène à poser la question de la véritable signification de ce topique : rhétorique aux consonances politiques ou véritable opposition entre civilisation et sauvagerie ? Dans le cas des Latins, les antagonismes prennent plutôt une inflexion politique. Il convient de toute manière de corriger la tendance traditionnelle à toujours mettre en avant le complexe de supériorité des Byzantins, leur mépris et leur méconnaissance du monde extra-byzantin.

CHAPITRE III

LE LATIN, CHRÉTIEN ET GUERRIER

Les thèmes du chrétien et du guerrier s'unissent dans le phénomène de la croisade. Cette jonction peut paraître arbitraire ; pourtant ces deux éléments de l'image du Latin à Byzance sont souvent liés. La question de la communauté de religion entre Byzantins et Occidentaux, et celle du sentiment de fraternité chrétienne qui en résulte, doit être envisagée en premier lieu. La rhétorique de l'identité de foi, de l'appartenance au même œcumène religieux détermine les usages protocolaires employés depuis le IX^e siècle dans la correspondance avec les souverains occidentaux. Le thème occupe également une place importante de l'historiographie, en particulier dans l'*Alexiade*, mais aussi dans les sources postérieures, en dépit d'un contexte plus difficile. Par ailleurs un délicat problème est posé par la critique que font les Byzantins d'usages rituels et de pratiques religieuses latines. Les textes de polémique anti-latine sont à rapprocher des témoignages peu nombreux qu'offre sur ce point l'historiographie. Nous avons précédemment insisté sur l'absence de schisme ecclésiastique avec Rome au XII^e siècle et sur le caractère arbitraire du choix de 1054 comme date définitive de la rupture entre la chrétienté romaine et la chrétienté byzantine. Une telle constatation, loin de simplifier la question, amène au contraire à élargir le débat sur la séparation des Églises, jusqu'ici posé unilatéralement en termes d'obédience ecclésiastique et de divergences théologiques. Elle incite à le situer dans un

contexte historique et culturel marqué par des éléments de mentalité et d'expérience religieuse différentes, et par la prise de conscience, à l'occasion du renouveau des contacts entre mondes latin et byzantin au XII^e siècle, de divergences susceptibles de conduire à une rupture, qu'on évitera de placer antérieurement au XIII^e siècle. L'étude des traités de polémique anti-latine amène à critiquer les thèses qui réduisent la séparation religieuse à une conséquence des affrontements politiques et militaires de l'Empire avec les puissances latines, ou qui mettent essentiellement en avant la question des rapports avec Rome et des divergences de conception du pouvoir au sein de l'Église ; cette dernière question n'a pris une importance effective qu'après 1204.

L'analyse de l'image du guerrier latin se développe selon deux orientations. Elle conduit, d'une part, à mettre en valeur l'importance des thèmes épiques, dans l'*Alexiade* mais aussi dans les œuvres postérieures ; dans le premier cas au moins, l'hypothèse d'influences littéraires occidentales est à formuler. D'autre part, il convient d'insister sur la précision des descriptions relatives aux techniques militaires latines ; si celles qu'intègre le texte d'Anne Comnène sont plus ou moins connues des médiévistes, divers témoignages byzantins ont été négligés ou ignorés, tel le passage de Jean Kinnamos opposant les tactiques des croisés allemands et français. Une histoire des techniques militaires médiévales ne peut se passer d'un recours aux textes byzantins. Enfin l'étude de l'image byzantine de la croisade amène à en souligner la diversité, en dépit ou à cause de l'étrangeté d'un phénomène qui mêle les domaines du profane et du sacré, du temporel et du spirituel, dont les frontières dans les perspectives byzantines demeurent clairement délimitées. Mais le rejet de la notion de guerre sainte, qui donne lieu à une critique élaborée dans l'*Alexiade*, peut se trouver dans une certaine mesure contrebalancée par le sentiment de communauté de foi. Si les croisades prennent souvent la forme d'un péril, d'avantage d'ailleurs en raison de leur caractère incontrôlé que par suite d'une menace politique précise, elles peuvent fournir aussi le cadre où se déploie une critique des défaillances byzantines.

CHAPITRE IV

POUVOIRS ET INSTITUTIONS LATINES

La question de l'image byzantine des pouvoirs occidentaux recoupe la problématique plus vaste des rapports politiques entre Byzance et le monde latin, dont elle est difficilement dissociable ; dans cette optique, il importe de mettre en relief l'importance du souvenir de l'ancienne unité politique méditerranéenne sous l'égide de Rome, du point de vue byzantin comme du point de vue latin. L'examen du problème du pouvoir pontifical s'appuie tout particulièrement sur les longs développements que consacre Jean Kinnamos à la donation de Constantin ; ce dernier document paraît devoir être interprété comme un instrument des relations entre la papauté et l'Empire byzantin qui en admettait, semble-t-il, la validité à l'époque de Manuel Comnène. Par ailleurs, toute une critique byzantine porte sur l'illégitimité des pouvoirs « séculiers » occidentaux et, en premier lieu, de celui du roi de Sicile. Enfin à travers l'image byzantine de la « féodalité », et plus généralement des institutions latines contemporaines, il est intéressant de chercher à comprendre

comment les Byzantins percevaient des institutions extérieures à leur société, et dont ils se servirent dans leurs rapports avec les Occidentaux, notamment les colonies marchandes italiennes et les États latins d'Orient.

CONCLUSION

La complexité de l'image des Occidentaux à Byzance au XII^e siècle et ses nuances qui, ici comme ailleurs, constituent l'essentiel, laisse entrevoir la complexité des relations qui unissaient à cette époque les civilisations latine et byzantine.
